



Père Théodore R.

+

**Lettres de Jérusalem<sup>1</sup> : Première lettre, 2<sup>o</sup> partie -**  
Lettre de Notre Bon Père à ses chères filles de Notre Dame de Sion<sup>2</sup> -

Jérusalem, Dimanche 17 octobre 1858 (*suit*)

... Mais j'avais hâte de rejoindre nos sœurs. Mon cheval comprit ma pensée car si les chevaux de la terre Sainte ne parlent point, comme l'âne de Balaam, ils ont à coup sûr, plus de tact, de compréhension et d'intelligence que les ânes de Paris. Le miens se mit spontanément au galop, bien que je n'eusse ni bottes, ni éperons ; je n'avais que mes souliers et ma soutane qui flottait au vent, mais je bondissais comme les chèvres de la montagne ; ou plutôt tout enflammé au souvenir des Maccabées, je volais comme un trait, en soulevant des flots de poussière ; ou mieux encore j'étais inquiet de nos sœurs, et je dévorais l'espace avec l'empressement du pasteur qui cherche ses brebis. Je les rejoignis enfin ; j'étais plus heureux que Saül quand il retrouva le troupeau de son père. Ces bonnes sœurs avaient continué leur chemin sans la moindre inquiétude ; on eût dit qu'elles se promenaient paisiblement, dans la solitude de Grandbourg. Il était près de midi ; nous avions faim et soif ; mon coursier s'arrêta comme une vague qui se courbe et retombe écumante ; un torrent de sueur coulait de son poitrail ; ses flancs étaient inondés.

Nous étions dans la vallée de Térébinthe entre les deux montagnes où campaient les armées de Saül et des Philistins, quand le jeune David lança une pierre du torrent sur le front de Goliath. Grâce à ce ruisseau qui ne tarit jamais, nous pûmes nous rafraîchir ; et nous nous reposâmes pendant une heure, sans trop nous préoccuper du voisinage d'Abou-Gosh, fameux bédouin qui réside avec sa bande de brigands au milieu de ce désert. Je me rappelais que le P. Marie avait contracté un traité d'alliance avec cet illustre successeur de Goliath et je comptais m'en prévaloir en cas d'une attaque. J'étais d'ailleurs armé de mon crucifix, et bien entendu, j'avais aussi ramassé une pierre du torrent. Le Bon Dieu pour bonnes raisons n'a pas jugé à propos de mettre ma bravoure à l'épreuve. Toutefois, j'ai conservé dans ma poche la petite pierre victorieuse, pour la donner en souvenir à la digne fille de David, l'intrépide sœur Philomène.

Après une solide collation composée de sardines, de grenades et de pains cuits sous la cendre, nous avons imperturbablement traversé le village d'Abou-Gosh, au moment même où les vieillards se réunissaient en conseil autour de leur chef. Ils étaient accroupis par terre, en cercle, à côté de leurs armes, et semblaient chercher des inspirations dans les fusées de leurs longues pipes.

Je leur dis : Salem ! C'est - à - dire : Pax vobis ! ; ils me répondent : Hou-bibi ! Ce mot me rassura tout à fait bien que je n'en compris pas la signification ; mais il me semblait impossible qu'une pensée cruelle ou malveillante pût s'exprimer par un mot si doux. Nous passâmes en effet sans aucune aventure. Le village que nous foulions aux pieds est un débris de l'ancienne ville de Baal appelée dans la Bible Cariath-yarim, de la tribu de Benjamin... C'est la triste patrie de Judas l'Is-cariath ; et à l'endroit même où étaient assis les Bédouins, Dieu avait autrefois frappé à mort le téméraire Oza qui, dans son orgueil, s'était cru nécessaire à Dieu pour soutenir l'Arche d'Alliance. Tout respire la terreur dans cette noire contrée et plus on avance vers Jérusalem, plus la nature se dépouille et se désole.

Il n'y a plus de chemins, on s'abandonne à l'instinct des chameaux qui posent leurs pieds avec précaution sur les rocs brisés et glissants d'un interminable labyrinthe. La route de Joppé à Jérusalem représente le chemin de la vie ; le cheval c'est notre corps ; le cavalier, c'est l'âme, ils supportent ensemble le poids du jour ; l'un et l'autre souffrent de la fatigue, la chaleur, les dangers du voyage ; ils marchent toujours sans s'arrêter, sans se décourager, parce qu'ils ont la perspective de la patrie ; parce que le repos se trouvera à Jérusalem. Alors seulement le cavalier descendra de son cheval ; et aux peines de tous genres, succéderont des consolations infinies. Je n'en suis pas là encore. Nous allons à petits pas. La caravane avance néanmoins ; parce que la marche lente et persévérante gagne souvent plus de terrain qu'une course précipitée qui procède par bons et sauts.

On me fit remarquer à gauche, sur la cime d'une montagne de Juda, les ruines de Maspha. C'est là que le prophète Samuel rassemblait les anciens du peuple. C'est là aussi que le sage Godolias tenait son lit de justice. La tradition rapporte que Jephthé demeurait également dans cette célèbre cité. Vous savez que je porte une affection particulière à Jephthé, à cause de sa fille qu'il consacra si généreusement au Seigneur, et qui devint en effet une des plus dignes de Sion<sup>3</sup>. J'aurais été heureux de visiter la montagne où cette excellente fille s'était retirée après qu'elle eut obtenu le don des larmes ; j'en aurais rapporté quelques fleurs pour Sr Marie Désirée. Cependant pour fixer ce souvenir dans mon esprit, j'ai ramassé des dattes, fruits délicieux d'un palmier qui se trouve sur le chemin ; je les destine à ma fille Onésime l'Egyptienne.

<sup>1</sup> Toute la correspondance du P. Théodore se trouve dans les archives des Srs de N.D de Sion à Rome

<sup>2</sup> Copies de lettres sur un cahier du 17 octobre 1858 au 9 novembre 1858, courrier du P. Théodore depuis Jérusalem aux Sœurs de Paris

<sup>3</sup> Note de la responsable des archives des Religieuses de ND de Sion à Paris à propos de ce commentaire sur la fille de Jephthé : Nous n'aurions pas idée de faire un tel commentaire aujourd'hui.

Il était 5 heures du soir, quand nous aperçûmes les dômes grisâtres de Jérusalem ! Je voulais m'arrêter pour me prosterner devant l'escabeau des pieds de Dieu ; mais mon cheval ne voulut pas ; il m'emporta au galop jusqu'aux portes de la Ville Sainte. J'avais laissé si loin derrière moi mes compagnes de route, que nos sœurs entrèrent par la porte de Damas, tandis que je les attendais à la porte de Jaffa.

Il y avait là une multitude de Juifs, le visage tourné vers Bethléem dans l'attitude de gens qui se diraient les uns aux autres : Que vois-tu venir ? J'ai demandé l'explication de cette singularité. On m'a dit que c'était la coutume des Juifs de Jérusalem de se rassembler presque tous les soirs sur la route de Bethléem pour attendre le messie qui selon les prophètes, devait sortir de Bethléem !

... Pauvres aveugles ! Quand se tourneront-ils vers le Calvaire et le St Sépulcre ? Quel mystère que cette foi opiniâtre dans une religion pétrifiée !<sup>4</sup>... Nos sœurs conduites par le chef de la caravane, Mr Sumbi, étaient arrivées dans leur humble couvent de Sion. Le P. Renard et moi, nous descendîmes au Patriarcat ; car Monseigneur avait fait préparer nos logements ; et malgré son absence, il avait exigé que je demeurasse chez lui. Epuisé de fatigue, je n'avais pas la force de me rendre le même soir chez nos sœurs. J'ai fait appeler au Patriarcat, les Révérendes Mères Noémi, Electa et Suzanne. C'était touchant de se revoir dans la Ville Sainte, après une si longue séparation. La visite a été courte, car il fallait rentrer avant la nuit. Une autre consolation douce et vivement désirée m'a été réservée. On m'a remis, dès mon arrivée, les chères dépêches de Sion et de Grand-Bourg, du 19 septembre, toutes chargées de pieux sentiments, de bonnes paroles et de bonnes nouvelles. Quelle joie pour mon cœur de père, après une privation longue et pénible, d'entendre les voix aimées de mes enfants ! Ma joie eût été complète, si j'avais reçu également les dépêches de Constantinople, car Dieu sait combien il m'en a coûté de m'éloigner des dignes filles de notre Mère Louise ! Plus elles me montraient de résignation calme et chrétienne au jour de mon départ, plus je contenais en moi les sentiments qui remplissaient mon cœur. Ces émotions se renouvellent en ce moment, et je m'efforce de les dominer. Je pense aux peines qui s'entremêlent aux joies les plus pures qu'on goûte en ce monde.

Le bonheur de revoir nos sœurs de Jérusalem se terminera comme le bonheur de Constantinople, comme tous les bonheurs de la vie présente, par un inévitable adieu. Je ne veux pas m'arrêter à cette pensée ; car à Jérusalem tout m'impressionne, tout m'attendrit ; je n'ai pas le courage d'aller aux Lieux Saints ; je ne sens pas le besoin de voir ; au contraire, j'ai besoin de fermer les yeux ; et quand je les tiens fermés, je vois mieux que quand je les ouvre et que je regarde. C'était un samedi, jour de la Ste Vierge, que je m'étais embarqué à Marseille, et c'est un samedi sous les mêmes auspices que je suis arrivé dans la cité de Dieu. J'ai été visiblement protégé par cette divine Mère des grâces ; et je vous prie de lui chanter un cantique de reconnaissance.

J'occupe au Patriarcat la chambre du P. Marie. Quand j'ouvre mes fenêtres, j'ai devant moi, à cent pas, la Tour de David, Turris Davidica, qui est restée inébranlable sur sa base, à l'entrée du mont Sion. A ma gauche, je vois l'esplanade du Temple ; et plus loin la montagne des oliviers, triste, silencieuse, mélancolique, mais toujours sainte, auguste, pleine de grâces et de vérité. A droite est le mur d'enceinte avec la porte de Jaffa gardée par des soldats turcs. Tout est muet autour de moi. Le Patriarcat même est désert. Je suis ici comme un de ces anciens morts qui sont sortis de leurs tombeaux au temps de la Passion. Mon imagination excitée par le soleil d'Orient, ressuscite à son tour tous les morts de l'Ancien et du Nouveau Testament. Fantôme moi-même, et débris des temps antiques, je vois autour de moi les ombres des Patriarches, des Apôtres, des femmes évangéliques et des martyrs de l'Eglise primitive. Ce matin dimanche, je suis allé avec empressement chez nos sœurs qui étaient réunies avec leurs néophytes et leurs petites arabes, dans leur pieuse chapelle. J'ai offert ma 1<sup>o</sup> messe à Jérusalem pour toutes les branches de Sion qui se pressaient, s'entrelaçaient étroitement dans mon cœur. J'ai voulu dire quelques mots à l'autel, mais je balbutiais ; j'avalais des larmes, comme Jérémie.

Nos sœurs missionnaires sont assez bien portantes sauf deux qui reposent en paix sur le mont Sion.

Mère Electa a une figure thérésienne. Mère Noëmi et Sr Marie Bernard ont pris de l'embonpoint ; la dernière a des joues comme des coupoles arabesques. Mère Suzanne est joyeuse et calme ; je ne l'ai pas trouvée changée ; Sœur Victorine et sœur Maureen sont de grandes et robustes colonnes ; les autres sont aussi de vaillantes religieuses. Enfin sœur Claire et sœur Cécile ont pris racine dès leur arrivée ; et elles semblent continuer en Orient un ouvrage commencé en Occident. Je les ai réunies pour leur promulguer le Status de 1858-59 et instantanément les grâces d'état se sont infiltrées dans les diverses fonctionnaires.

Je m'arrête ici, mais je me propose si le temps le permet, de vous écrire une 2<sup>o</sup> lettre avant le départ du courrier, pour vous communiquer comme je le fais dans celle-ci, quelques unes des impressions de mon pèlerinage.

Continuez chères Mères et bien aimées enfants, à me consoler en vivant unies ensemble dans le cœur de Jésus, sous l'œil de Marie et selon l'esprit de Sion.

Je vous bénis toutes, mères, sœurs et enfants au fond de mon âme.

Votre Père Théodore Ratisbonne

---

<sup>4</sup> Note de la responsable des archives des Religieuses de ND de Sion à Paris à propos de cette phrase : « Pauvres aveugles ... religion pétrifiée » : c'est l'expression d'un cri de désespoir et de dépit d'un néophyte venu d'une famille juive à une époque où l'Eglise véhiculait une théologie qui n'est pas du tout celle d'après Vatican II.